

GALERIE BERTRAND GRIMONT



Nelson Pernisco
*Si par parking vous
comprenez jardin*

31 janvier - 27 février 2019

42 - 44, rue de Montmorency 75003 Paris FRANCE
T. +33 (0)1 42 78 46 51 - M. +33 (0)6 61 62 43 97
info@bertrandgrimont.com - www.bertrandgrimont.com

Le temps ne fonctionne plus à échelle humaine, seuls les restes de son passage prédateur sur terre dresse une mémoire par défaut. Partout les fossiles de son activité laissent les traces d'un passé dont on ne sait s'il fut glorieux ou ignominieux. Les composants du monde sont désormais un mélange d'entités naturelles et culturelles, matérielles et organiques, dont a enfin cessé la logique de séparation à coup de dualismes vains. La cohabitation animale, végétale, minérale est totale et chaque règne s'éprouve dans une continuité ontologique. Voilà ce que l'effondrement à venir nous enjoint de nous souvenir et d'anticiper. Penser la fin des temps, c'est sans doute aussi faire l'expérience des temps de la fin.

Pourquoi sommes-nous fascinés par les ruines et la fin du monde ? Pourquoi l'humanité n'a cessé de projeter ses désirs de catastrophes, des tragédies grecques aux dystopies contemporaines. Le monde n'en finit pas de finir. Les crises n'en finissent plus de se superposer. La catastrophe, de se répéter. L'humanité a accepté la tentation du pire, elle a tant exploité jusqu'à sa déchirure ce qui fait monde, qu'elle a fait des choses des extensions de son propre narcissisme d'espèce. L'heure est sans doute arrivée de prendre la mesure de l'agentivité de toutes entités, d'accepter que nos productions ont agis sur nous et que les qualités dont nous nous prévalons, de la raison au langage, en passant par les civilisations ou l'art, sont le fruit d'une dynamique écoévolutive et de l'action du non-vivant sur le vivant. L'exceptionnalité de l'homme est un mythe d'espèce fondé pour sa survie et son hégémonie.

En reproduisant le cycle d'un écosystème, suspendu dans le temps, Nelson Pernisco fait de nos fictions des laboratoires pour le futur. Aussi, lorsque ce dernier semble condamné, ce n'est pas le destin inéluctable de la vie qui est en jeu, mais bien la fin d'un règne ayant perçu, senti, habité et catégorisé selon la subjectivité – humaine – de son espèce.

Ici se met en place une logique adaptative au sein d'un espace d'incubation qui ressemble davantage à une décharge à ciel ouvert, avec ses ferrailles et ses débris de matériaux industriels, qu'à une couveuse lisse et aseptisée. Des rats se sont accommodés à une architecture plus proche de la forteresse que du cocon, tout en reconfigurant le monde extérieur par leurs actions. Des lianes de courges s'enroulent, telle une danse, autour d'un kiosque de jardin, qui pourrait tout aussi bien rappeler les formes minimales et fonctionnelles du Bauhaus. Un moteur devient une fontaine d'acide s'érodant lentement jusqu'à se convertir en pierre, comme les dépouilles des animaux et des végétaux sculptant les minéraux. Partout s'opère des déphasages de perceptions et des imaginaires. « Si par parking vous comprenez jardin », alors c'est toute la poésie des métamorphoses et des transformations silencieuses qui s'invitent à vous.

En s'inventant des univers, en troquant des mots par d'autres, l'Artist-run Space le Wonder / Liebert, activent des énergies solidaires susceptibles d'inventer de nouveaux futurs tout aussi imprévisibles qu'insondables. Vouloir les anticiper, les objectiver ou les mesurer comme le fit le projet moderne, revient à scanner avec une application 3d un bunker qui s'embrase. En érigeant des piédestaux de glace à la gloire de notre humanité, nous avons oublié combien le soin aux uns ne se fait pas au détriment des autres, et combien la relation sera toujours première dans la formation du monde.

Marion Zilio

Critique d'art et commissaire d'exposition

Time no longer functions on a human scale, only the remains of its predatory passage on earth establish a memory by default. Everywhere the fossils of his activity leave traces of a past of which we do not know whether it was glorious or ignominious. The components of the world are now a mixture of natural and cultural, material and organic entities, of which the logic of separation has finally ceased with vain dualism. The cohabitation of animals, plants and minerals is total and each kingdom is experienced in an ontological continuity. This is what the upcoming collapse tells us to remember and anticipate. To think of the end of times is probably also to experience the end of times.

Why are we fascinated by ruins and the end of the world? Why has humanity constantly projected its desires for disasters, from Greek tragedies to contemporary dystopias? The world is endlessly ending. The crises continue to overlap. The catastrophe, continues to repeat itself. Humanity has accepted the temptation of the worst, it has exploited so much to the point of tearing apart what makes the world, that it has done things as extensions of its own kind's narcissism. The time has undoubtedly come to take the measure of the agentivity of all entities, to accept that our productions have had an impact on us and that the qualities we claim, from reason to language, civilizations to art, are the fruit of an ecoevolutionary dynamic and the action of the non-living on living things. Man's exceptionality is a species myth founded on his survival and hegemony.

By reproducing the cycle of an ecosystem, suspended in time, Nelson Pernisco turns our fictions into laboratories for the future. So, when the latter seems to be condemned, it is not the inevitable destiny of life that is at stake, but the end of a reign that has perceived, felt, inhabited and categorized according to the – human - subjectivity of its species.

Here an adaptive logic is being developed within an incubation space that is more like an open-air dump, with its scrap metal and remnants of industrial materials, than a smooth and sanitized incubator. Rats have adapted to an architecture closer to the fortress than the cocoon, while reconfiguring the outside world through their actions. Squash vines wrap themselves, like a dance, around a garden kiosk, which could just as easily recall the minimal and functional forms of the Bauhaus. An engine becomes a fountain of acid slowly eroding into stone, like the remains of animals and plants carving minerals. Everywhere there are shifts in perceptions and imaginations. «If by parking you understand garden», then it is all the poetry of metamorphosis and silent transformations that invites you.

By inventing universes, by exchanging words for others, the Artist-run Space the Wonder / Liebert, activates solidarity energies likely to invent new futures as unpredictable as they are unfathomable. Wanting to anticipate, objectify or measure them as the modern project did, is like scanning a burning bunker by means of a 3d application. By erecting ice pedestals to the glory of our humanity, we have forgotten how much care for some is at the expense of others, and how the relationship will always be first in the formation of the world.

Marion Zilio
Art critic and curator